

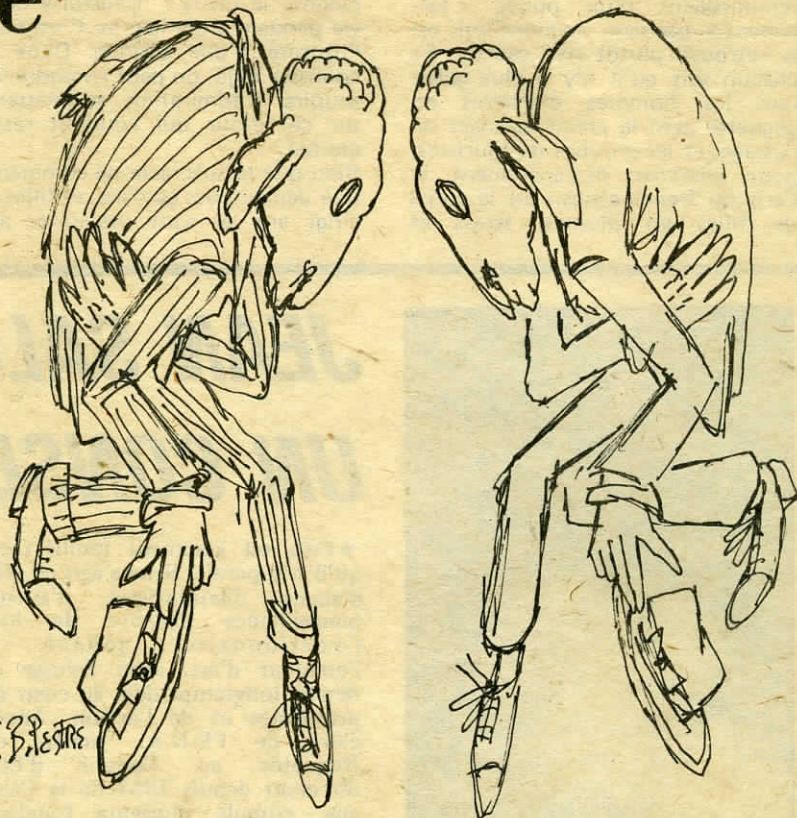
Tendre un miroir au monde

● Rien n'est plus inquiétant que le mime. L'image à facettes qu'il offre du monde, multiple, ambiguë, nous la découvrons à travers ses gestes, ses regards, enfin tout ce que sa nervosité sensible est en mesure d'inscrire sur le miroir invisible qu'il nous propose. Voyez Yves Riou : l'œil bleu, pâle, filiforme, les cheveux s'achevant en une sage queue de cheval. A le voir si fragile, se douterait-on qu'il assume, qu'il embrasse tant d'univers, ou tout au moins ce faisceau de rumeurs, ces couleurs chatoyantes que cristalliseront nos souvenirs ? Yves Riou, en plus de « la Manif », qui appartenait à son ancien spectacle, nous présente aujourd'hui trois nouvelles créations : « les Vacances », « l'Ecole », « Paris atomisé ». On connaissait déjà ce formidable corps à corps avec une foule en marche dont il ressuscitait, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, la fébrilité, l'enthousiasme, les poussées profondes.

Véritable homme-orchestre, comment cet être si mince peut-il donner naissance, livrer passage à cette marée humaine et à tout ce qui accompagne son déferlement ?

Magie que tout cela : celle d'un talent multiforme, qui prend tout d'assaut : le rêve, mais aussi une réalité dure, implacable, assourdissante, et qui nous tient tous au collet d'une main trop rude pour que le mime — ce témoin unique — laisse passer la chance de la happer au passage.

Chacun de ces lieux clos comporte son ciel et son enfer : d'où la complexité de leur humour. Riou excelle à rendre la candeur de son héros, vacancier en « caravane », victime des plages surpeuplées, bousculé plus encore par les vagues des estivants qui s'entassent, que par celles d'un océan quasi inaccessible. Avec « l'Ecole », la vision se fait plus moqueuse encore, le regard plus aigu... Découvrons enfin l'Apocalypse dans « Paris atomisé » ; mais pourquoi faut-il qu'il soit si difficile de clarifier ici nos impressions ? les visions passent vite. Arrêtons-nous pour-



tant une seconde devant cette Sainte Vierge qu'un vent capricieux dépouille de son auréole, et qui se l'enfonce sur le crâne, d'un geste irrité ; ou encore devant un globe terrestre qui roule sur lui-même : œuf géant d'où sortira un sauvage émerveillé à la perspective de découvrir Paris. Les déceptions suivront.

On connaît la vitalité débordante d'Alberto Vidal. Reprenant, réinventant un sketch de Dario Fo, « la Naissance du jongleur » (inspiré d'une légende ancienne écrite en langue lombarde), il nous en restitue les diverses péripéties (confuses, à vrai dire), avec une passion si naïve, si communicative, que nous ne songeons bientôt plus qu'à nous laisser entraîner par le climat dans lequel baigne notre histoire. Nous comprenons vaguement qu'il est question de Christ, de femme violée, de miracle, de paysan trompé par son seigneur, mais surtout s'avère frappante une ferveur chrétienne qu'Alberto Vidal rend extraordinairement chaleu-

reuse et fraternelle. Fleurs géantes, montagne, cavalier féroce et empanaché : tout est régénéré par un langage fougueux, tempête véritable au cœur de laquelle flotte, de-ci, de-là, l'esquif des images.

Joué cet été à l'occasion des « Nuits du Velay », j'ai déjà eu l'occasion de dire tout le bien que je pensais de ce « Charter », course folle de Monsieur-tout-le-Monde à travers l'aérodrome, porte ouverte à l'évasion prochaine. Les taxis qui passent en trombe, l'hôtesse de l'air idiote à la voix d'ordinateur, et les tableaux abstraits du « musée national » qui vous laissent perplexe : tout est à hurler de vérité.

Où s'arrête le grotesque ? Où commence l'angoisse ? Une chose est sûre : c'est qu'Alberto Vidal porte un monde, dans ses veines, et que ce bouffon se double d'un voyant.

P. de R.

Théâtre d'Edgar (21 heures et 22 h 30).